

UNE SOCIETE DE LA FRICHE OU UNE SOCIETE EN FRICHE

UMA SOCIEDADE DE LA FRICHE OU UMA SOCIEDADE EN FRICHE

Claude RAFFESTIN¹

RESUMO²

Partindo do sentido de terra agrícola em pousio (*friche*), como uma necessidade para que ela reconstituísse suas capacidades produtivas, este ensaio discute sua pertinência para a compreensão da sociedade dos nossos dias, através da analogia com a ideia da sociedade em estado de *friche*. Na medida em que fica em pousio, a terra desempenha, em suma, o papel de um mecanismo de regulação para garantir a produção agrícola a longo prazo. Desse modo, o estar em *friche* é um efeito de mercado, não tendo nada a ver com a terra em si. Os deslocamentos ou fechamentos de empresas provocaram, antes de mais nada, o nascimento de uma « friche » industrial relativa às construções e ao desemprego para os operários e empregados. A *friche* « arquitetônica » está na ordem das coisas porquanto significa que as empresas chegaram à maturidade e que elas não possuem mais seu lugar na paisagem econômica. Mas, ao mesmo tempo, ela pode ser considerada como oportunidade nas cidades em que existem problemas em termos de urbanismo, sendo esta, portanto, a ocasião para se repensar os *aménagement*s. Ademais, se a *friche* industrial pode ser considerada como uma *friche* de regulação, a do trabalho industrial não pode sê-lo, constituindo uma *friche* funcional sem esperança. A *friche* terciária pelo desaparecimento de empresas, a partir dos anos 1990, pode ser, do mesmo jeito, comparada à industrial: desaparecimento de escritórios e abandono dos empregados ou de uma parte dentre eles. Nessa perspectiva, entramos na era da *friche* antes da *friche*! Nota-se que a única coisa que nunca se torna uma *friche* é a moeda, o capital financeiro e suas diferentes metamorfoses.

Palavras chave : Sociedade, *Friche* como regulação, *Friche* reveladora de crise.

AUX ORIGINES D'UN MOT ET AU-DELA...

De quoi parle-t-on lorsqu'il est question de friche ? Ce mot semble être de plus en plus utilisé dans certains milieux de l'architecture, de l'urbanisme et de l'aménagement – milieux urbains par excellence – alors qu'en fait il a une connotation essentiellement agraire. Comment s'est faite l'évolution du mot et de son usage? La notion apparaît au XIIIe siècle et concerne évidemment la terre et l'agriculture : c'est la portion de terrain qu'on laisse en repos, sans cultures. Vers 1460, le mot prend sa forme au figuré : ce qu'on

¹ Professor de Geografia Humana da Universidade de Genebra/Suíça

² Resumo feito pelo chefe da edição desta revista, com a finalidade de apresentar as principais ideias contidas no presente ensaio.

laisse sans soin et inexploité. C'est bien de cela dont il s'agit aujourd'hui. En allemand le mot Brache vient de brechen qui est très significatif. En italien le mot maggese vient de maggio mois dans lequel on faisait les travaux caractéristiques de cette pratique.

Toute société s'appuie pour vivre sur les éco-bio-et-anthropologiques. C'est par de multiples systèmes de relations aux choses – des territorialités en quelque sorte – que les hommes peuvent satisfaire leurs besoins. Ce que nous appelons communément la nature – la représentation sociale de l'inorganique et de l'organique – et la culture – les ensembles symboliques et matériels produits – constituent les fondements et les conditions des interactions multiples qui prennent naissance dans les écosystèmes naturels et humains.

Un écosystème naturel est toujours constitué par un biotope et une biocénose. Un écosystème humain est donc un écosystème naturel dans lequel on a projeté du travail c'est-à-dire de l'énergie et de l'information pour l'adapter à une culture. Cette adaptation n'est rien d'autre qu'une organisation, qu'un aménagement de la nature par la culture. Tout écosystème est le lieu de manipulations, de modifications et de transformations plus ou moins importantes et plus ou moins rapides. Surtout tout écosystème résulte d'équilibres dynamiques qui ne sont pas exempts de ruptures ou si l'on préfère de crises qui peuvent prendre des formes très diverses : écologiques, biologiques et anthropologiques. En fait, toutes les crises impliquent, à des degrés divers, l'entièreté de ces formes en raison, justement, des interactions inévitables. Notre société traverse depuis une vingtaine d'années une crise tout à fait particulière provoquée par l'abandon progressif d'éléments qui sont en quelque sorte écartés de l'usage et donc de l'échange. Ces "choses" écartées sont laissées en friche. On pourrait longuement discuter de ce qu'est une "chose" mais on s'en tiendra à son acception philosophique la plus générale. C'est tout ce qui peut être pensé, supposé, affirmé ou nié. C'est le terme le plus général pouvant tenir lieu de tout ce dont on pose l'existence inconnue.

DE LA FRICHE COMME REGULATION A LA FRICHE REVELATRICE DE CRISE

Jusqu'au XVIIIe, et même au-delà dans certaines régions, la friche agricole, a été une nécessité pour laisser la terre en repos et lui permettre de reconstituer ses capacités productives. Elle a joué en somme le rôle d'un mécanisme de régulation pour garantir la production agricole dans le long terme. L'invention de la culture continue a permis de

recupérer du tiers à la moitié des espaces agricoles et on a assisté, dès lors, à une exploitation permanente et la friche a progressivement disparu. Que s'est-il donc passé du point de vue naturel et culturel ? En inaugurant un nouveau mécanisme de régulation avec les plantes fourragères et tout ce qui en a dérivé, on a provoqué de nombreuses transformations dans les écosystèmes et la friche s'est mise à reculer partout. Aujourd'hui dans le monde agraire, on voit réapparaître les friches et l'on va même jusqu'à encourager leur réémergence en payant les agriculteurs pour les entretenir si l'on ose dire. La friche dans ce cas n'a plus pour effet de laisser se reconstituer les capacités fertiles de la terre mais d'empêcher purement et simplement la production jugée trop chère par rapport aux prix du marché. De la friche régulatrice, on est passé à la friche fonctionnelle. Donc, aujourd'hui on constate qu'on encourage la non exploitation, en somme la friche fonctionnelle pour éviter la surproduction agricole en Europe, alors que les besoins alimentaires ne sont pas garantis sur toute la planète. La friche est la conséquence de décisions politico-économiques qui sont compréhensibles dans le contexte européen mais qui ne le sont pas dans un contexte où tous les besoins alimentaires ne sont pas satisfaits. La friche est un effet de marché et n'a plus rien à voir avec la terre elle-même.

La terre arable en tant que complexe éco-biologique est donc laissée à l'abandon dans l'exacte mesure où l'on peut obtenir la même production nécessaire sur une surface moindre. On peut estimer que cette situation n'est pas destinée à durer au cas où il y aurait des besoins supplémentaires qui se manifesteraient. Mais alors se poserait un nouveau problème celui du travail capable de réenclancher le processus interrompu. En effet qui serait en mesure de reprendre le travail agricole dans des délais acceptables – l'intervalle de temps d'une année par exemple – pour faire face aux nécessités nouvelles qui peuvent toujours survenir ? Qui serait en mesure d'assurer la pratique quotidienne du travail agricole ? Avec l'extension de la friche fonctionnelle, c'est la régression d'une culture rurale, la disparition des compétences agraires. Cette régression est lourde de conséquences tout à la fois pour les ressources et pour le travail.

A l'époque où la friche a disparu, en Europe occidentale, le trop plein de travail agricole s'est dirigé vers les villes et l'industrie et finalement l'équilibre s'est rétabli non sans créer un prolétariat industriel dont les conditions de vie se sont dégradées, bases de départ vers des conquêtes sociales sans cesse à refaire comme l'histoire présente le démontre. L'industrialisation triomphante a duré jusqu'au lendemain de la première guerre mondiale et il a fallu attendre un quart de siècle pour voir de nouveau se réaliser

une période de plein emploi – les fameuses 30 glorieuses – dont nous sommes définitivement sortis au cours des années 70.

Dès les années 50, sans qu'on s'en rende vraiment compte ou plutôt sans qu'on y attache une importance significative, le travail industriel a commencé à reculer au profit du travail dans le secteur tertiaire. On ne compte plus déjà dans les années 60, les jeunes qui terminent un apprentissage dans le secteur industriel et qui, 5 ans plus tard, abandonnent l'artisanat ou l'industrie pour entrer dans une activité du tertiaire qualifiée ou non. En 1955, à Genève 43% de la main-d'oeuvre active est engagée dans l'artisanat et l'industrie, aujourd'hui elle représente moins de 15% ! La plupart des industries sont ainsi passées entre 1945 et 1975 de l'innovation au développement et enfin à la maturité sans comprendre que cela allait provoquer des déplacements d'entreprises et de main-d'oeuvre. Les déplacements ou fermetures d'entreprises ont provoqué d'abord la naissance d'une friche industrielle relativement aux bâtiments – type bâtiment de la SGIP par exemple – et d'un chômage pour les ouvriers et les employés. La friche "architecturale" est dans l'ordre des choses car cela signifie que les entreprises sont arrivées à maturité et qu'elles n'ont plus leur place dans le paysage économique. Cela ne serait pas grave en soi si d'autres secteurs avaient pu absorber la main-d'oeuvre, souvent extrêmement qualifiée mais laissée en "friche" depuis longtemps car la formation continue a manqué pour les recycler à temps. La friche architecturale peut être considérée comme une chance dans une ville qui a des problèmes d'urbanisme par manque de place car c'est l'occasion de repenser les aménagements.

Le travail en friche est beaucoup plus grave dans la mesure où s'il n'a pas été recyclé à temps, il ne peut être réembauché dans le tertiaire qui avec la révolution informatique des années 80 a commencé lui aussi à débaucher plus ou moins largement. Si la friche industrielle peut être considérée comme une friche de régulation, celle du travail industriel ne peut pas l'être, elle est une friche fonctionnelle sans espoir. Je me souviendrai toujours de la remarque d'un mécanicien très qualifié qui me disait : "je contribue à fabriquer des machines que je ne sais pas utiliser". L'amertume accusatrice de cette phrase est terrible et montre à l'envi les erreurs faites par les industriels en matière de formation car cela ressemble fort à un bradage du travail et c'est inacceptable lorsqu'on a une responsabilité d'entrepreneur.

La friche tertiaire par disparition d'entreprises, à partir des années 90, est du même ordre que celle de la friche industrielle : disparition de bureaux et abandon des employés ou d'une partie d'entre eux. D'où évidemment des dizaines de milliers de m² de

bureaux inoccupés qui ne peuvent plus trouver preneur. Mais de nouveau, il s'agit pour la friche architecturale d'une friche de régulation. En revanche la friche du travail tertiaire est une friche fonctionnelle dont les conséquences sont d'une gravité extrême. Gravité d'autant plus grande dans ce cas qu'il n'y a plus aucun secteur en mesure d'accueillir tout ou partie des employés licenciés.

Il y a enfin et cela c'est complètement nouveau la friche créée de toutes pièces c'est-à-dire les m² de bureaux construits par avance et qui n'ont jamais été utilisés et qui devront être "recyclés" si l'on me passe l'expression. C'est la conséquence d'une anticipation irrationnelle désadaptant l'offre de la demande. Il en va hélas de même avec le travail puisque les jeunes qui arrivent sur le marché ne trouvent pas à s'employer dans les entreprises existantes. Cette dernière situation donne beaucoup à penser dans un monde qui donne à penser mais qui ne pense pas encore comme aurait pu dire Heidegger.

Nous sommes entrés dans l'ère de la friche avant la friche ! Nous vivons dans une société qui commence à laisser des pans entiers de ce sur quoi elle est fondée sans soin et sans exploitation. Voyons ce qu'il en est selon un triple jeu d'échelles spatiales, temporelles et sociales qu'on retrouve dans les grandes logiques.

Spatialement, la friche ne cesse de gagner en surface. Cela signifie que le territoire utilisé devient toujours plus petit par rapport au territoire utile : la différence étant la friche. Temporellement, les temps d'utilisation se contractent également : on fragmente les temps d'utilisation et on les réduit toujours plus. Socialement, les rythmes d'utilisation des territoires et des durées sont toujours plus rapides. Cela signifie que nous sommes plongés dans une culture du changement et apparemment dans une culture de la néophilie pour elle-même. Mais alors, il y a un énorme problème car une culture pour se maintenir doit être fondée sur les choses réelles et sur des temps longs de manière à accumuler une mémoire. Une culture sans mémoire n'est plus une culture. Elle n'est plus qu'une succession de simulacres sans d'autres liens entre eux que les mouvements changeants qui les ont fait émerger.

Nous sommes engagés dans des rythmes socio-spatio-temporels qui ne visent plus que la maîtrise dans le court terme des territoires, des durées et des pratiques d'où la multiplication des phénomènes de friche puisque l'on passe d'un écosystème à un autre, d'une ressource à une autre et enfin d'une pratique à une autre pour une durée limitée.

On peut donc faire le constat qui n'est pas une explication : la friche fonctionnelle - non régulatrice - provoque un phénomène contradictoire fait simultanément de sous-exploitation et de surexploitation. Il y a donc un déséquilibre majeur dont il faut

s'inquiéter. Nous négligeons certaines poches à temps et nous en épuisons d'autres. Les régulations ne sont plus inhérentes aux choses mais situées en dehors d'elles dans des programmes qui ne visent pas la relation directe aux êtres et aux choses mais la relation médiatisée pour atteindre au-delà de celles-là ce qui les représente dans un système d'équivalence généralisé.

La friche n'est plus régulatrice, au sens traditionnel du terme, elle n'est plus que fonctionnelle et même, dans certains cas, elle n'est même plus fonctionnelle puisqu'elle n'est pas le résultat d'un abandon mais d'une anticipation qui ne débouche sur rien.

TPOLOGIE DES FRICHES

Si l'on considère le processus de la friche des trois points de vue spatial, temporel et social, il faut admettre qu'il y a trois mécanismes qui le sous-tendent. Le mécanisme de territorialisation-déterritorialisation-reterritorialisation, le mécanisme de temporalisation-détemporalisation et retemporalisation et enfin le mécanisme de socialisation-désocialisation resocialisation. Dans les cas classiques, la friche se conjugue sur le mode déterritorialisation-détemporalisation-désocialisation tout à la fois pour les friches des écosystèmes humains et pour le travail qui à sa manière peut être considéré comme un écosystème d'un genre particulier. En d'autres termes, la friche marque la fin d'une territorialité spécifique, la disparition de relations et d'interrelations. La friche est donc un indicateur de changement, un indicateur du passage de l'ancien à l'actuel, du passé au futur par un présent de crise.

Mais la friche, aujourd'hui, est entrée dans un autre registre car ses rythmes se sont accélérés et la question qu'il convient de se poser est le pourquoi de ce phénomène comme nous le disions plus haut car constater n'est pas expliquer. Si la friche est de moins en moins une régulation à quoi sert-elle, quel est son rôle et sa signification ? Elle est sans doute un indicateur de changement mais de quel changement.

Dans un cas semblable, il faut naturellement avoir le courage de hasarder une hypothèse quand bien même celle-ci devrait se révéler inexacte. La compréhension des choses du monde n'avance qu'à coups d'hypothèses et l'histoire des sciences humaines n'est qu'un vaste cimetière d'hypothèses.

Une première hypothèse pourrait être que nous nous intéressons moins aux choses réelles qu'aux signes qui les représentent dans un système d'équivalence

généralisé. Ce dernier est celui de la "mathématique sociale" qui trouve son origine dans la monnaie, dans toutes les formes de la monnaie. Notre société a pris l'habitude de mesurer la valeur des choses à travers la monnaie, de mesurer toutes les valeurs de toutes les choses. Tout peut avoir un prix et tout finalement doit avoir un prix. Ce n'est pas par hasard que l'économie de l'environnement s'est efforcée de trouver des moyens pour calculer les prix de la nature et de ses éléments, pour estimer les prix des individus et de leurs compétences et pour estimer d'une manière générale en termes monétaires tout ce qui peut à un moment ou à un autre être un enjeu social qu'il faut transformer en valeur économique. Par ce tableau des valeurs, la carte du monde des choses a été dressée en termes abstraits mais comparables. Si la culture des choses n'a pas disparu, la culture des signes a pris une place de plus en plus importante. Le rapport aux signes est aussi significatif que le rapport aux choses.

On notera que la seule chose qui n'est jamais en friche c'est la monnaie, le capital financier et ses différents avatars. Tout peut être en friche sauf l'argent, la thésaurisation mise à part pour qui la pratique encore. Or, cet argent, cette monnaie, toujours en mouvement et en activité qui traverse toutes les frontières et se joue de tous les obstacles, n'a pas d'autre objectif que de provoquer le mouvement. Dans les écosystèmes humains, elle est à l'origine du mouvement, elle est à l'instar du soleil cette "énergie-information" qui détermine les changements, les déplacements et d'une manière générale les mouvements des choses. Ce sont les mouvements monétaires qui déterminent la friche, les friches de toutes sortes : la monnaie est créatrice d'un éphémère que l'on peut suivre à travers sa valeur. Nous sommes engagés dans un vaste mouvement d'évaluation permanente avec les cours en continu à la bourse électronique et par là même nous sommes entrés dans une culture abstraite de l'évaluation permanente : l'argent se déplaçant du moins rentable au plus rentable sans égard pour toute autre considération.

La monnaie, en tant que produit de la culture au sens anthropologique du terme, est en train de devenir le moteur des écosystèmes humains auquel rien n'échappe et auquel on ne peut pas échapper. La monnaie de moyen est devenue fin, non pas pour être accumulée pour soi mais pour disposer d'une force dynamique pour mobiliser, déplacer, transformer voire supprimer. Ce rôle de la monnaie provoque la juxtaposition de deux cultures : l'une des choses et l'autre des signes des choses. Celle des choses se fait par la domestication, celle des signes se déroule sur le mode de la simulation.

La seconde hypothèse qu'il est possible de faire est que dans le système que nous avons décrit, la friche qui intéresse les choses réelles n'a plus le sens qu'elle avait

puisqu'elle peut s'exprimer dans un système de signes et donc qu'on peut lui substituer une valeur : la friche est un manque momentané de valeur. Il en résulte que la friche peut affecter n'importe quoi d'une manière généralisée puisqu'il s'agit d'une friche fonctionnelle générée par la volonté de maximiser les profits monétaires.

Nous en arrivons finalement à un paradoxe de plus en plus caractéristique dans notre société : la valeur d'usage momentanément sans valeur d'échange dans le système d'évaluation généralisé est laissée pour compte... jusqu'au moment où par des effets de mode ou de crise extrême (il suffit d'une grave crise alimentaire pour reprendre la culture sur les friches), on réutilisera cette "pseudo-friche". On peut se demander si la friche n'est pas la conséquence d'une rentabilité jugée insuffisante mais alors si tel est le cas cela veut dire que les coûts consentis n'ont servi à rien et que par conséquent on a gaspillé l'argent de la collectivité puisqu'on a produit, en apparence des choses inutiles. On se trouve ainsi devant un dilemme : gaspillage collectif et rentabilité privée.

Il y a là tout un débat à mener mais il faut savoir pour l'instant mettre un point non pas final mais momentané. Mes hypothèses on l'a compris ne sont que des conclusions très provisoires.

Ensaio recebido por e-mail em 17 de setembro de 2012